

Dossier : Écologie



“

La famille a besoin d'une maison, d'un milieu à sa mesure où puissent se tisser des relations entre ses membres. S'agissant de la famille humaine, cette maison c'est la terre, le milieu que Dieu Créateur nous a donné pour que nous y habitions de manière créative et responsable. Nous devons avoir soin de l'environnement : il a été confié à l'homme pour qu'il le garde et le protège dans une liberté responsable, en ayant toujours en vue, comme critère d'appréciation, le bien de tous.

Benoît XVI, Message de la Journée mondiale pour la paix 2008, 7

© pimboblog1.over-blog.com

L'humanité se trouve aujourd'hui acculée à vouloir un avenir humain sur une terre qui reste habitable. L'écologie, non pas au sens politique du terme, mais comme Jean-Paul II l'a définie, à savoir : « *la responsabilité envers soi-même, envers les autres et envers la création* » (JPII, message du 1^{er} janvier 1990) est un sujet qui préoccupe l'Église. Il s'agit d'un engagement pour défendre la qualité de la vie de tous les hommes. Déjà en 1971, le pape Paul VI écrivait : « *L'homme prend brusquement conscience : à travers une exploitation inconsidérée de la nature, il risque de la détruire et d'être à son tour victime de cette dégradation.* »

Le pape Jean-Paul II, en 1979, appelait à la conversion écologique et dotait l'écologie d'un patron céleste : « Saint François d'Assise ».

Tout au long de son pontificat, le pape Benoît XVI nous a exhortés à assumer notre responsabilité envers la Terre devant le Créateur.

Dans ce numéro, nous voulons approfondir notre réflexion sur la responsabilité de l'homme à l'égard du monde dont il a reçu la gérance.

Falk van Gaver développe le thème de la Création comme une écologie biblique. Il nous rappelle que « *l'homme ne doit exercer sa domination sur la terre qu'en relation à Dieu lui-même qui est le Seigneur et le Berger véritable de la Création...* »

Jacques Zeegers relève pour nous quelques extraits des messages des différents papes depuis Vatican II sur le thème de l'écologie.

En cette année où les Journées Mondiales de la Jeunesse ont lieu au Brésil, nous reprenons quelques paroles de Monseigneur Stenger, évêque de Troyes et accompagnateur du Pôle Amérique Latine et Caraïbes. Dans une 'lettre du pôle Amérique latine', il montre combien la question de la terre reste un point de passage obligé pour l'affirmation de la dignité des peuples.

Pierre Nilég présente une nouvelle initiative : le biomimétisme qui « *considère la nature comme un modèle, un étalon, un maître, dans une perspective de durabilité* » et « *met en exergue la sagesse mystérieuse des solutions naturelles.* »

Enfin deux députés européens nous invitent à éviter l'idolâtrie de la nature pour entrer dans la puissance du salut offert en Christ.

*En ce temps pascal, que le
Christ serviteur, soit notre
lumière et notre joie.*

Véronique Bontemps

La Création, une écologie biblique

À l'origine, le cosmos et non le chaos

Commençons par le commencement, par le récit biblique de la Création. Le récit de la Création exprime avant tout une confiance fondamentale en la bonté intrinsèque de la réalité : l'ordonnance du monde voulue par Dieu en fait un lieu de vie et non de mort, un cosmos et non un chaos. Cette confiance religieuse originale en une signification de toute chose, – et une signification bénéfique – enchâssée en quelque sorte dans les fondements mêmes du monde, est clairement exprimée par le jugement que Dieu porte sur sa Création : il juge chaque réalité créée « bonne », et l'ensemble du créé « très bon ».

En sept jours, Dieu transforme le chaos en cosmos. Ces sept jours qui suivent le même schéma sont une manière de récit liturgique, un hymne ou un poème dont la forme rythmée reflète déjà le contenu : l'agir du Créateur qui ordonne les choses. Les récits bibliques des origines racontent ce qui vaut toujours parce qu'inscrit au commencement même – au principe même. La Bible nous parle d'ordonnances éternelles : la Création, l'alliance noachique, l'alliance avec Abraham et l'alliance du Sinaï sont des dispositions de Dieu valables éternellement qui assurent la stabilité de la consistance du cosmos, de la terre, de l'homme et d'Israël. Chacune n'annule pas la précédente mais l'assume. Après les catastrophes du Déluge et de Babel, nouvelles irruptions du chaos dans le cosmos dues au péché, Dieu instaure en Abraham un commencement créateur nouveau qui culminera avec l'Incarnation, la Passion et la Résurrection du Christ, et s'accomplira dans sa Parousie.

L'ESPRIT, SOUFFLE CRÉATEUR

« Comme commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide et les ténèbres couvraient l'abîme. » Ce tohu-bohu sans vie, ce chaos originel,

cette matière première proche du néant, Dieu en fait un cosmos vivant. Dieu *seul* a le pouvoir sur le ciel et sur la terre, et sur ce chaos ennemi de la vie. Dieu est le principe unique de la Création, auquel sont soumis aussi bien le chaos que le cosmos bien ordonné qu'il en a dégagé. Ce ne sont pas Dieu et le cosmos qui se font face, mais le chaos et le cosmos ; le Créateur commande aux deux. Dieu est déjà présent dans ce chaos : « *Et l'Esprit de Dieu planait au-dessus des eaux.* » Le souffle de Dieu plane déjà au-dessus des eaux du chaos, et dans l'acte de création il devient la voix créatrice, la parole de Dieu qui conjure ce chaos. On en trouve l'écho dans le Psaume qui chante que « *la voix du Seigneur résonne au-dessus des eaux* », manifestant sa puissance et sa gloire au-dessus du chaos primordial. C'est l'Esprit que Dieu insuffle dans le monde comme son souffle vital, de sorte qu'il peut vivre non seulement au commencement, mais dans la durée. Il est l'Esprit Créateur, *Spiritus Creator* : dans la puissance du souffle de vie de Dieu dans lequel la parole créatrice de Dieu résonne au-dessus du monde et que Dieu insuffle à son monde, le chaos devient le cosmos bien ordonné de la Création.

LA CRÉATION ORDONNÉE AU SERVICE DE LA VIE

Le premier jour, Dieu crée la lumière : cette lumière est le symbole de la puissance et de la bonté du Créateur qui donne la vie et qui, de cette manière, délimite de façon fondamentale les ténèbres qui précèdent, les ténèbres du chaos sans vie. Puis Dieu continue de créer et d'ordonner le cosmos *en vue de la vie* : tout est ordonné au service de la vie, en vue de l'apparition de la vie : le ciel (deuxième jour), la terre tirée de la masse des eaux (troisième jour), qui produit les plantes fécondes qui nourriront les animaux et les hommes, puis les êtres vivants : les animaux et l'homme (cinquième et sixième jours). Le premier jour (séparation des ténèbres et de la lumière, alternance du jour et de la nuit), le quatrième jour (création des astres qui rythment le calendrier cosmique) et le septième jour (institution du sabbat) sont des pierres angulaires pour la catégorie fondamentale du *temps*. Entre ces trois jours-là, les autres jours sont ceux de l'ordonnement de la terre comme demeure pour accueillir la vie. La terre est créée et produit les plantes qui nourriront les êtres vivants qui peupleront cet espace de vie. À quatre reprises revient le terme d'« êtres vivants », c'est-à-dire que Dieu crée des êtres qui veulent vivre et qui sont viables, il les crée *pour la vie* et non pour la mort, ce qui s'exprime dans sa bénédiction donnée *d'abord* aux animaux avant d'être donnée à l'homme : « *Soyez féconds et multipliez-vous.* » Comme Dieu ne peut pas se contredire, cela veut dire que la bénédiction donnée à l'homme ne doit pas entrer en contradiction



Création du soleil, de la lune et des plantes, par Michelangelo Buonarroti (1511), Chappelle Sixtine au Vatican



Dieu créant les animaux, fresques de l'église de Vittskövle, Suède (1480)

avec celle donnée aux animaux !!! Au contraire, dans l'écologie divine, dans la création de cet *oikos*, de cette demeure dont l'homme est l'intendant en tant qu'« image de Dieu », l'homme doit précisément être l'« économiste » de Dieu, il doit façonner la terre et dominer les autres créatures qui y vivent de telle manière que l'intention divine originelle – le foisonnement de vie de la Création – soit maintenue dans la durée : c'est-à-dire sauvegarder la terre comme un espace de vie pour *tous* les êtres vivants. Autrement, sa domination illégitime dégénère en tyrannie, et ne procède plus du Dieu qui est vie mais de son contraire, de son Ennemi, et conduit à la Mort. Le trop fameux « soumettez la terre » ne peut être entendu que dans la continuité de l'agir créateur de Dieu qui soumet le chaos pour en faire jaillir la vie. Cette parole ne livre pas la terre à l'arbitraire humain, et encore moins au pillage. L'homme ne doit exercer sa domination sur la terre qu'en relation à Dieu lui-même qui est le Seigneur et le Berger véritable de la Création – et, comme l'intendant devant son maître, il en répondra devant lui lors du jugement. Si l'on arrache ce texte de son contexte originel, qui est celui de la théologie de la Création, il est facile, à l'intérieur d'une image du monde anthropocentrique moderne, d'en abuser pour justifier une réduction de tout le créé à ce qui nous est utile (ou d'en accuser la « mentalité judéo-chrétienne »). Cet abus, qui trahit profondément l'essence même du christianisme, est le fruit d'une modernité européenne qui s'est émancipée de son enracinement dans

la théologie de la Création – dans la vision du monde comme cosmos, comme Création. D'un point de vue authentiquement chrétien, l'arraisonnement moderne du monde est une hérésie – et une hérésie dévastatrice.

LA CRÉATION, DEMEURE DE DIEU AU MILIEU DES HOMMES

Cependant, avec l'aménagement de la Création comme espace vital pour les hommes et les animaux, le but ultime de la Création n'est pas encore atteint, car elle doit être aussi la demeure de Dieu au milieu des hommes, le lieu du sabbat, du repos de Dieu, du repos en Dieu, elle ne trouvera son achèvement définitif que dans « *les cieux nouveaux et la terre nouvelle* » de l'Apocalypse où l'univers entier redevient la demeure de Dieu, comme dans le jardin d'Eden où Dieu se promenait à la brise du soir : « *Il demeurera avec eux. La mort ne sera plus. Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien a disparu.* » (Apocalypse 21, 3) Au regard de l'omniprésence de la souffrance, du malheur et de la mort, c'est seulement à la lumière de cette promesse d'une Création entièrement renouvelée et réconciliée à la fin que le sens de la Création au commencement, et en particulier le fait qu'elle est bonne au regard de Dieu, pourra être compris par le croyant.

Falk van Gaver

L'écologie dans l'enseignement des derniers papes

Par la voix des souverains Pontifes notamment, l'Église s'est invitée relativement tôt dans le débat sur l'écologie en y inscrivant sa propre vision de l'avenir de l'humanité.

Dès les premières pages de la Bible, Dieu confie sa création à l'homme et à la femme en leur disant : «Soyez féconds et prolifiques ; remplissez la terre et dominez-la ; soumettez les poissons dans la mer, les oiseaux dans le ciel et tous les animaux qui se meuvent sur la terre. » (Gn 1,28). Dominer la terre ne veut pas dire faire n'importe quoi ; il s'agit de la respecter et de la cultiver afin d'assurer la fécondité de l'espèce humaine. La perspective est donc, dès le début, celle qu'on appelle aujourd'hui un « développement durable ».

On pourra lire ci-dessous quelques extraits de documents pontificaux des quarante dernières années. Ils ne représentent naturellement qu'une petite partie de leur enseignement à ce sujet¹.



PAUL VI

Dès le mois de juin 1972, le Pape Paul VI a tenu à faire part de son soutien à la conférence sur l'environnement organisé par les Nations-Unies. Il rappelle que la nature est faite pour l'homme. Elle appartient à tous ; nul n'a le droit de s'en accaparer ni a fortiori de la détruire.

« Aujourd'hui, en effet, émerge la conscience de ce que l'homme et son environnement sont plus que jamais inséparables: le milieu conditionne essentiellement la vie et le développement de l'homme; celui-ci, à son tour, perfectionne et ennoblit son milieu par sa présence, son travail, sa contemplation. Mais la capacité créatrice humaine ne portera de fruits vrais et durables que dans la mesure où l'homme respectera les lois qui régissent l'élan vital et la capacité de régénération de la nature: l'un et l'autre sont donc solidaires et partagent un avenir temporel commun. Aussi l'humanité est-elle alertée d'avoir à substituer à la poussée, trop souvent aveugle et brutale, d'un progrès matériel laissé à son seul dynamisme, le respect de la biosphère dans une vision globale de son domaine, devenu «une seule Terre», pour reprendre la belle devise de la Conférence (...) »

« Nul ne peut s'approprier de façon absolue et égoïste le milieu ambiant qui n'est pas une res nullius, la propriété de personne, mais la res omnium, un patrimoine de l'humanité (...) »



JEAN PAUL II

Dans son important message du 1^{er} janvier 1990 à l'occasion de la journée mondiale pour la paix, Jean-Paul II rappelle combien le non respect de la nature ou l'accaparement des ressources peut être une source de conflit. Il insiste aussi sur le caractère « moral » de l'écologie et sur la nécessité pour les hommes de réviser

sérieusement leur mode de vie : le respect de la nature est en effet difficilement conciliable avec une consommation effrénée.

« À l'heure actuelle, on constate une plus vive conscience des menaces qui pèsent sur la paix mondiale, non seulement à cause de la course aux armements, des conflits régionaux et des injustices (...) mais encore à cause des atteintes au respect dû à la nature, de l'exploitation désordonnée de ses ressources et de la détérioration progressive dans la qualité de la vie. (...) »

« Certains éléments de la crise écologique actuelle font apparaître à l'évidence son caractère moral. Il faut y inscrire en premier lieu l'application sans discernement des progrès scientifiques et technologiques. Enfin, on ne peut pas ne pas considérer avec une profonde inquiétude les possibilités considérables de la recherche biologique. On n'est peut-être pas encore en mesure d'évaluer les troubles provoqués dans la nature par des manipulations génétiques menées sans discernement et par le développement inconsidéré d'espèces nouvelles de plantes et de nouvelles formes de vie animale, pour ne rien dire des interventions inacceptables à l'origine même de la vie humaine. (...) »

« La société actuelle ne trouvera pas de solution au problème écologique si elle ne révisé sérieusement son style de vie. En beaucoup d'endroits du monde, elle est portée à l'hédonisme et à la consommation, et elle reste indifférente aux dommages qui en découlent. Comme je l'ai déjà fait observer, la gravité de la situation écologique révèle la profondeur de la crise morale de l'homme. Si le sens de la valeur de la personne et de la vie humaine fait défaut, on se désintéresse aussi d'autrui et de la terre. (...) »

1. Pour une vision plus complète : www.vatican.va.



© www.jardinierdeleu.com



© Tonvindus, via commons.wikimedia.org

BENOÎT XVI

Dans son encyclique « *Caritas in Veritate* » de juin 2009, Benoît XVI s'étend longuement sur la question de l'environnement en la reliant clairement à la question sociale. Il nous met aussi en garde contre un double écueil : d'une part, celui d'un

manque de respect pour la nature qui ne peut déboucher que sur l'injustice, les plus pauvres en étant les premières victimes, et d'autre part celui d'une divinisation de la nature. Il établit aussi un parallèle entre l'écologie humaine et l'écologie environnementale rappelant que l'homme fait aussi partie de la nature et que dès lors le respect de l'environnement est indissociable de celui de la vie humaine.

« Le thème du développement est aussi aujourd'hui fortement lié aux devoirs qu'engendre le rapport de l'homme avec l'environnement naturel. Celui-ci a été donné à tous par Dieu et son usage représente pour nous une responsabilité à l'égard des pauvres, des générations à venir et de l'humanité tout entière. Si la nature, et en premier lieu l'être humain, sont considérés comme le fruit du hasard ou du déterminisme de l'évolution, la conscience de la responsabilité s'atténue dans les esprits. Dans la nature, le croyant reconnaît le merveilleux résultat de l'intervention créatrice de Dieu, dont l'homme peut user pour satisfaire ses besoins légitimes – matériels et immatériels – dans le respect des équilibres propres à la réalité créée. Si cette vision se perd,

l'homme finit soit par considérer la nature comme une réalité intouchable, soit, au contraire, par en abuser. Ces deux attitudes ne sont pas conformes à la vision chrétienne de la nature, fruit de la création de Dieu. » (...)

« La nature est à notre disposition non pas comme « un tas de choses répandues au hasard » mais au contraire comme un don du Créateur qui en a indiqué les lois intrinsèques afin que l'homme en tire les orientations nécessaires pour « la garder et la cultiver » (Gn 2, 15). Toutefois, il faut souligner que considérer la nature comme plus importante que la personne humaine elle-même est contraire au véritable développement. Cette position conduit à des attitudes néo-païennes ou liées à un nouveau panthéisme : le salut de l'homme ne peut pas dériver de la nature seule, comprise au sens purement naturaliste. Par ailleurs, la position inverse, qui vise à sa technicisation complète, est également à rejeter car le milieu naturel n'est pas seulement un matériau dont nous pouvons disposer à notre guise, mais c'est l'œuvre admirable du Créateur, portant en soi une « grammaire » qui indique une finalité et des critères pour qu'il soit utilisé avec sagesse et non pas exploité de manière arbitraire. »

« (...) Si le droit à la vie et à la mort naturelle n'est pas respecté, si la conception, la gestation et la naissance de l'homme sont rendues artificielles, si des embryons humains sont sacrifiés pour la recherche, la conscience commune finit par perdre le concept d'écologie humaine et, avec lui, celui d'écologie environnementale. Exiger des nouvelles générations le respect du milieu naturel devient une contradiction, quand l'éducation et les lois ne les aident pas à se respecter elles-mêmes. »

Jacques Zeegers



La Terre Et les Hommes

Déjà aux temps bibliques, la Terre est un facteur d'identité et une promesse d'existence pour le peuple d'Israël, au plan géographique, mais aussi social et religieux. Dans l'accès à la Terre de Palestine, fruit de la promesse de Dieu, il y a une forme d'accomplissement de la vocation du « peuple élu ». Bien sûr, lorsque la prétention à la terre pour des motifs religieux se fait au détriment d'autres populations qui y ont droit, on n'est plus dans l'accomplissement, mais dans l'usurpation et l'injustice. Sur tous les continents, et en particulier en Amérique Latine, à toutes les époques, cette question de la terre reste un point de passage obligé pour l'affirmation de la dignité des peuples : pour le respect du droit des personnes, pour la mise en œuvre de la justice et de l'égalité, pour l'affirmation de soi de populations si souvent dominées, exploitées, spoliées.

DEUX SITUATIONS

Je voudrais réfléchir à partir de deux situations dont j'ai été le témoin. Une des finalités de la violence en Colombie a toujours été l'accaparement des terres par ceux qui n'avaient aucune légitimité à en être les propriétaires. Pour cela, il fallait en chasser les occupants, ceux qui y étaient identifiés. En visitant un centre de personnes déplacées, chassées de leur terre à Medellín, j'ai eu le sentiment de rencontrer des « non-êtres ». D'abord parce que le cadre de leur hébergement était indigne, mais surtout parce que le lieu où ils étaient ne leur offrait aucune raison d'être ni aucune perspective. En leur prenant leur terre, on les en avait dépossédés. Comment dès lors leur redonner une dignité et une qualité d'existence sinon en leur offrant un espace digne et durable pour reprendre racine.

Le deuxième fait qu'on rencontre fréquemment en Amérique latine, c'est le détournement de terres appartenant à des communautés indiennes, sous le prétexte de projets industriels. J'ai rencontré ce problème au Guatemala. Certes il y avait eu une transaction. Mais le prix marchand du mètre carré ne couvre pas le prix de la tradition, le prix de l'histoire. Pour cette raison, on peut dire qu'il y a eu détournement de bien. Il ne s'agit pas

d'empêcher la civilisation d'avancer, sous réserve que ce ne soit pas au détriment de ceux à qui on demande la terre.

EN QUOI CE THÈME REJOINT-IL NOTRE ACTUALITÉ ?

Entre autre, à travers la question des réfugiés, des demandeurs d'asile qui frappent à notre porte. Surtout en ce moment où le « printemps arabe » est à la recherche de son second souffle. Tous ces hommes qui quittent la Lybie et se pressent à la frontière tunisienne, tous ces Tunisiens qui prétendent venir chez nous n'ont pas été chassés de leur terre, mais pour diverses raisons n'ont pas pu y rester. Nous leur devons deux choses :

- Une domiciliation provisoire, [...]
- Une aide au retour à leur terre d'appartenance et d'identification. Jusqu'à quel point nous en préoccu-pons-nous ?

*Mgr Marc Stenger,
Évêque de Troyes, évêque accompagnateur du Pôle
Amérique Latine et Caraïbes*

Résumé de deux articles de la Lettre du Pôle Amérique Latine, n°85 juin 2011 – Conférence des évêques de France

Droit à la terre, un droit à la vie

La lutte pour la terre en Amérique Latine

Le Brésil est devenu la nouvelle ferme du monde. D'après les économistes, le pays pourrait devenir le premier producteur agricole du monde d'ici dix ans. On peut saluer cette performance. Mais elle ne doit pas faire oublier les conséquences qui en résultent pour les petits paysans et les paysans sans terre, victimes de l'extension des grandes propriétés. Ils gênent et on les assassine s'ils se défendent. Le dominicain, Henri Burin des Rozières, avocat, appartient à la Commission pastorale de la Terre (CPT), créée par la Conférence des évêques du Brésil (CNBB). Il est l'un des défenseurs des sans-terre. Le père Luc Lalire est allé l'interviewer pour recueillir son témoignage.

LA SITUATION

Le problème de la terre est historique au Brésil. Il s'enracine dans la colonisation. L'empereur donnait aux colons des terres immenses. Il y a encore aujourd'hui dans l'État du Para, en Amazonie, des propriétés d'un million d'hectares. (...) La terre a une grande force symbolique. C'est l'origine et le symbole de l'inégalité fantastique au Brésil. On peut estimer que 2 % des gros propriétaires possèdent 50 % des terres cultivables. (...) En 1964, les ligues paysannes ont revendiqué la possession de la terre, ce qui a entraîné une «révolution nationale», autrement dit un coup d'État militaire. Les militaires ont pris le pouvoir et l'ont gardé jusqu'en 1985 pour défendre la grande propriété.

La réforme agraire, toujours revendiquée, promise, et combattue, n'a jamais été réalisée. Et la concentration des terres est toujours plus forte. Au Congrès, les députés «ruralistes» qui représentent les grands propriétaires sont un groupe très puissant et nombreux. Malgré l'opposition de la présidente de la République, Dilma Rousseff, ils ont voté en juin 2011 un texte qui revient sur le code des forêts pour en flexibiliser les processus de protection et amnistier ceux qui en ont violé les règles. Le même jour, un couple de militants écologiques a été assassiné dans la réserve où ils travaillaient à la préservation de la forêt. Dans les jours suivants, d'autres paysans étaient abattus... La CPT a remis au gouvernement une liste de personnes menacées dont depuis des années elle tient le triste registre et le gouvernement vient de décider de mettre sous protection des leaders paysans menacés de mort. Mais ce n'est qu'un palliatif. Si on ne s'attaque pas à la cause, la répartition de la terre, la violence continuera.

AGRICULTURE FAMILIALE

La Pastorale de la terre défend un modèle d'agriculture familiale de subsistance, durable et diversifiée pour la consommation intérieure, qui s'oppose au modèle de la monoculture d'export, bétail, bois, soja, canne à sucre, modèle qui rapporte des milliards de dollars à l'État, mais qui est déprédateur. Il provoque la concentration des terres dans les mains d'un petit groupe de gros propriétaires, la migration vers les villes et les favelas et la destruction de la nature par la déforestation et l'emploi des agro-toxiques. Le modèle d'agriculture familiale des petites exploitations est la portion congrue qui bénéficie d'infiniment moins d'aide financière de l'État que l'agro-business. La préoccupation constante de la CPT est que les petits paysans soient les propres protagonistes de leurs luttes pour conquérir leurs droits.

DÉFENSE DE LA VIE ET DE LA CRÉATION

Notre engagement chrétien pour la terre, don de Dieu, est un engagement pour la vie et la dignité des travailleurs ruraux, dépossédés, marginalisés et soumis à l'esclavage... C'est le droit pour une vie digne, le droit de pouvoir vivre de son travail et nourrir ses enfants et sa famille. C'est une lutte pour respecter et sauver la nature, source de vie, et pour que cette terre ne meure pas à cause de la déforestation. La réforme agraire ce n'est pas seulement la question de la répartition des terres. Il faut aussi que les familles soient en état de les exploiter pour en vivre dignement dans le respect et la préservation de la nature.

EXIGENCE ÉVANGÉLIQUE

Prendre le parti des plus pauvres est une exigence évangélique... Certaines paroles évangéliques inspirent et renforcent notre détermination. « *Ce qui est folie aux yeux des hommes est sagesse aux yeux de Dieu.* » Notre lutte pour la terre, pour l'eau et pour la vie des pauvres est peut-être une goutte d'eau, mais c'est aussi une petite semence qui s'enfouit dans la terre et qui un jour va porter ses fruits...

Henri Burin des Rozières



Pour une conscience écologique en actes

« Si la création fut assujettie à la vanité, - non qu'elle l'eût voulu, mais à cause de celui qui l'y a soumise, - c'est avec l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. » (Rm 8, 19-22)



Le principe des bandes autoagrippantes s'inspire des crochets menus sur la surface de la bardane (source : wikipedia.org)

Lorsque Caïn Marchenoir pose la question existentielle de la souffrance des animaux, il prend conscience de la gravité du péché de l'homme aux commencements¹, péché qui a entraîné toute la création à sa suite et qui exige de conduire à nouveau la nature par le Christ vers le Père, afin d'y être enfantée dans la gloire. Les révolutions industrielles, économiques et technologiques qui se sont succédé depuis deux siècles ont mis à mal la relation intime entre l'être humain et son environnement. Alors que la Bible et la pensée chrétienne n'ont jamais cessé de tendre à l'harmonieuse unité, de la Genèse à Benoît XVI, les sociétés dites modernes, par leur individualisme conçu en opposition avec toute notion de communauté, ont achevé de briser la consonance originelle, pour satisfaire à une logique matérialiste en perpétuelle quête d'efficacité. À la soumission demandée par Dieu (Gn 1,28) a succédé l'asservissement exigé par l'homme. Cette relecture à grandes enjambées mériterait bien des nuances et des ajustements ; elle a le mérite de sertir notre problématique dans la monture contemporaine, cise-

1. Léon BLOY, *La femme pauvre*.

lée par le réveil écologique d'une humanité en quête d'une nouvelle sagesse. L'enseignement biblique et ecclésial, bien que nécessaire, est difficilement audible de nos jours. Benoît XVI l'a bien compris, lui qui affirmait : « Face à la dégradation de l'environnement, l'humanité réalise qu'elle ne peut plus continuer à user des ressources de la Terre comme par le passé. C'est ainsi que se forme une conscience écologique qui doit être encouragée de façon à développer des projets et des initiatives concrètes. »²

UN NOUVEAU PARVIS : LE BIOMIMÉTISME

L'une de ces initiatives mériterait que l'Église s'y intéresse particulièrement : le biomimétisme. Nous devons à Janine M. Benyus d'avoir rassemblé des chercheurs du monde entier pour fonder une nouvelle approche écologique : sa géniale intuition est de considérer la nature comme un modèle, un étalon et un maître, dans une perspective de durabilité. Son ouvrage de synthèse, récemment traduit en français³, se lit comme une véritable épopée de la création. Elle propose un retour aux sagesse préindustrielles à l'heure où l'humanité est devenue capable d'envisager sa propre disparition. Elle décrit ainsi le biomimétisme comme « l'émulation consciente du génie de la vie, l'innovation inspirée par la nature », ce qui exige d'abord de l'homme la volonté d'apprendre et non de prendre : « La nature, imaginative par nécessité, a déjà résolu les problèmes que nous nous efforçons de résoudre. » En reconnaissant un ordre à la nature, elle met en exergue la « sagesse mystérieuse des solutions naturelles », les « miracles de la nature » comme « force spirituelle », sans craindre de parler d'une « admiration à la limite de la vénération ». Elle en appelle alors à la nécessaire « humilité » humaine, à un radical « changement de nos cœurs ». Si la terminologie est chrétienne, Janine M. Benyus évite soigneusement toute référence à Dieu. Elle s'arrête à ce qu'elle voit, sans initier de réflexion sur les fondements et les causes. Il est un vide à combler et, pour l'Église, un parvis pour le dialogue. Car le biomimétisme touche aussi bien aux énergies et aux matériaux qu'à la médecine, à la chimie, à la technologie... jusqu'aux relations humaines elles-mêmes. C'est en cela que le biomimétisme participe de l'écologie unifiée comme la sagesse pratique de la cité grecque.

Pierre Nileg

2. Discours sur la paix, le 1^{er} janvier 2007.

3. Janine M. BENYUS, *Biomimétisme. Quand la nature inspire des innovations durables*, trad. Céline Seïraoui, Éd. Rue de l'échiquier, 2012, 407 p.

La nature a horreur du vide

Dieu a demandé à l'homme de remplir et de soumettre la terre (Genèse 1,28). En créant l'homme à son image, Il lui a donné la capacité de participer à son œuvre et de produire de nouvelles richesses pour qu'il soit en mesure de « croître et de se multiplier ». Jusqu'à une époque récente, cette manière de voir était unanimement répandue.

L'ÉCOLOGIE POLITIQUE

Vers la fin des années soixante naît l'écologie politique qui reproche au judéo-christianisme de détruire la terre en obéissant à l'ordre de Dieu. L'historien Lynn White écrit dans un journal scientifique (Science, 1967) que « nous continuerons à avoir une crise écologique qui empire jusqu'au moment où nous rejeterons l'axiome chrétien que la nature n'a pas d'autre raison d'exister que de servir l'homme. [...] Tant notre science que notre technologie actuelle sont tellement imbus d'arrogance chrétienne envers la nature qu'aucune solution à notre crise écologique ne peut être attendue d'eux seuls. Puisque les racines de nos problèmes sont si largement religieuses, le remède doit également être essentiellement religieux. » Arne Naess, un des fondateurs de l'écologie politique a, quant à lui, écrit que « la sagesse de Dieu est ridiculisée parce qu'il a engagé une créature aussi ignorante et si ignoble que l'homo sapiens pour administrer et garder cette vaste nature, à laquelle on comprend si peu ».

LA VISION BIBLIQUE

De l'aveu même de ses grands-prêtres, l'écologie politique n'est donc pas compatible avec le judéo-christianisme car celui-ci invite les hommes à exploiter la terre et ses ressources alors que leur religion recommande de s'en garder.

Si nul ne conteste la nécessité de limiter la pollution et d'en combattre les effets, il reste que la "rédemption" par l'homme d'une nature sans l'homme est non seulement étrangère mais absolument contraire à la pensée biblique. Le salut ne viendra que par la restauration d'un monde nouveau englobant toutes

les créatures par et pour le Christ. Comme l'affirme l'apôtre Paul (Romains 8,22) : « Nous le savons bien, en effet : jusqu'à présent la création tout entière est unie dans un profond gémissement et dans les douleurs d'un enfantement ». La délivrance de l'homme et celle de la terre ne se feront définitivement que lors du retour en gloire de Notre-Seigneur. Pas avant.

ALORS POURQUOI CETTE FRÉNÉSIE VERTE ?

Pascal a dit qu'il y a dans le cœur de l'homme un vide en forme de Dieu. Cet espace à remplir, cette soif de spiritualité sont toujours là, y compris chez ceux pour qui la célébration de la nature est comme une nouvelle religion dont ils s'autoproclament les prophètes. Dieu écarté, le culte rendu à la nature opère pour l'homme culpabilisé comme une sorte de catharsis. La soif d'éternité s'éteint dans la consolation du durable ou du renouvelable...

Rappelons que tout ce qui, dans la Bible, se dit sur le registre de la beauté de la Création, notamment dans les Psaumes, sert toujours à exprimer une réalité qui se déploie ailleurs : la puissance du salut et de la victoire sur la mort en Jésus-Christ (voir Hébreux 2, 14-15).

Ce n'est pas la nature (avec ou sans majuscule !), c'est « Christ qui est en agonie jusqu'à la fin des temps » (Pascal). Et dans le Christ, nos frères humains, les premiers.

Refusons d'échanger le Christ contre Gaïa et invitons les chrétiens à approfondir, dans la prière, leur réflexion sur ces formes d'idolâtrie qui ne saturent que trop l'espace politique et médiatique.

Samuele Furfari¹ et Roberto Gambi

1. Auteur de l'essai "Dieu, l'homme et la nature. L'écologie, nouvel opium du peuple?", Bourin Editeur, Paris, 2010



DR